

L'ACTUALITÉ DE GENÈSE 1

SOMMAIRE:

*Le récit de création de Genèse 1 comporte un double aspect sapientiel : mythique d'une part, scientifique d'autre part, et un aspect prophétique. Dans le contexte scientifique, écologique et éthique actuel, marqué par la crise des fondements, Genèse 1 rend attentif à la dimension théologique du réel **.

A. POURQUOI CE CHOIX DE GENÈSE 1 ?

Il tient à trois raisons.

1) Genèse 1 est le récit de création le plus élaboré, le plus systématique de l'Ancien Testament. Il y a un deuxième récit, celui de Genèse 2-3 : mythe de la création et de la chute, il est entièrement axé sur l'homme, tandis que dans Genèse 1 il s'agit d'un récit de la création du *monde* (v. 1 : Au commencement Dieu créa les cieux et la terre). C'est à ce titre que Genèse 1 intéresse au premier chef une réflexion référée, comme celle-ci, en particulier aux sciences de la nature. Il est toutefois clair qu'il ne faut pas isoler Genèse 1 du reste des affirmations bibliques (et d'abord vétéro-testamentaires) concernant la création.

2) Genèse 1 contient l'ordre du Créateur à l'homme créé à l'image de Dieu : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre » (v. 28). À l'époque moderne et contemporaine marquée par les succès de la science et de la technique, par l'industrialisation et le machinisme, on s'est souvent référé à cet ordre comme constituant le fondement et la justification de l'actuelle civilisation de domination sur, voire d'exploitation de la nature. Les sciences des moyens, essentiellement les sciences économiques, procèdent d'une telle compréhension des choses. Celle-ci est-elle vraiment légitime, l'homme est-il « maître et possesseur de la nature » comme le dit Descartes ? La nature est-elle réductible en moyen, la conception

* Chapitre de conclusion d'un ouvrage collectif à paraître, sur « Les sciences, la société et la foi devant le défi écologique ».

même des sciences économiques comme sciences des moyens peut-elle se réclamer de la Bible ? Genèse 1 n'est pas seulement éclairant pour le dialogue entre les sciences de la nature et la théologie, mais également entre les sciences des moyens et la théologie. Aussi le choix de Genèse 1 se recommande-t-il pour cette deuxième raison.

3) Genèse 1 est, à l'époque moderne, le récit de création le plus contesté. De Copernic à Galilée et de Lamarck à Darwin, du triomphe de la conception héliocentrique à celui de l'évolutionnisme, la science moderne semble avoir donné son coup de grâce à la foi, à l'affirmation biblique de la création. À l'époque contemporaine marquée par la théorie de la relativité d'Einstein et la physique des quantas et des particules élémentaires, par la biologie moléculaire et les manipulations génétiques, la question se pose ; y a-t-il encore un sens du tout à évoquer Genèse 1 ? Ce récit « mythique » ne relève-t-il pas d'un stade définitivement dépassé (A. Comte) ? Le débat « science et foi » n'est-il pas sans objet, non pas nécessairement que la foi doive être récusée – cette position scientifique ou positiviste est loin d'être universellement tenue au plan des principes de « foi » des scientifiques, encore qu'au plan de la pratique scientifique elle soit la position de base –, mais en ce sens, pour le moins, que science et foi sont considérées comme relevant de deux approches ou dimensions du réel entièrement différentes, sans lien l'une avec l'autre ; c'est ce qu'on peut appeler la solution du compartimentage, délimitant l'un par rapport à l'autre le « domaine » de la science et le « domaine » de la foi et assurant une sorte de coexistence pacifique des deux. Mais l'idée d'une science neutre religieusement tout comme celle d'une foi neutre scientifiquement est un leurre : la science comporte des présupposés « métaphysiques » (des principes de « foi », par exemple le dualisme cartésien entre la *res cogitans* et la *res extensa*) ; la foi, au nom éventuellement d'autres principes ou valeurs que ceux de la science, comporte une approche spécifique du réel qui pourra être en tension avec celle de la science. Cela veut-il dire qu'il s'agit de ranimer la guerre entre la science et la foi ? Une telle conclusion partirait d'un mensonge sur la foi elle-même, comme si elle n'était pas partie prenante de l'époque moderne et contemporaine, comme si elle n'était pas, tout comme la science (les sciences de la nature et les sciences des moyens) appelée à une « révision de vie », comme si elle n'était pas elle-même, à l'image de toute la civilisation actuelle, touchée par la crise des fondements. Toute nouvelle guerre entre la science et la foi serait d'arrière-garde et passerait à côté de la seule vraie question qui concerne l'une et l'autre : comment sortir de la crise, c'est-à-dire comment trouver des fondements solides, afin que le monde, afin que l'homme ait un avenir. Il ne s'agit pas seulement de l'avenir de la terre et de l'homme, quoiqu'il s'agisse aussi de lui ; mais on ne peut séparer l'avenir terrestre et humain de l'avenir de ce que la Bible appelle « le royaume de Dieu », car dans la crise actuelle ce ne sont pas seulement la terre et l'homme actuels qui sont susceptibles d'être engloutis, mais également ce qu'il faut bien appeler leur destinée d'éternité. Dans la crise actuelle, la question « théologique » est posée : la relation de l'homme à la nature et donc également à lui-même, car la nature n'est que le « corps extérieur » de l'homme, est-elle

selon la vérité, on peut aussi dire, car c'est cela que signifie le mot « Dieu » : est-elle « selon Dieu » ? Si c'est bien là la vraie question, l'humble et exigeante attention prêtée à un récit comme celui de Genèse 1 ne saurait faire problème pour les uns et les autres. Car ce récit pourrait avoir un sens tout autre que celui que, dans la guerre moderne entre science et foi, ses dénégateurs comme ses défenseurs lui ont prêté.

B. PRÉCISIONS CONCERNANT GENÈSE 1

1) Genèse 1 s'insère dans un ensemble plus vaste qui est constitué par Genèse 1-11*. Cet ensemble a trait à toute l'humanité. L'histoire particulière d'Israël qui commence avec l'élection d'Abraham (Genèse 12ss) est précédée de ces 11 chapitres qui expriment ainsi qu'Israël dans sa particularité est enraciné dans l'humanité prise dans son universalité. La composition du livre de la Genèse, avec les deux ensembles – origines de l'humanité, origines d'Israël – corrobore le mot du théologien danois Grundtvig, contemporain de Kierkegaard : d'abord homme, ensuite (juif ou) chrétien. Il y a une communion fondamentale entre tous les hommes, sans distinction de race ou de religion : elle tient à ce que les hommes font partie, par-delà toutes leurs différences, d'une même humanité. La solidarité humaine prime toute autre solidarité, par exemple celle d'Israël. Non certes que la solidarité humaine pourrait être absolutisée par rapport à l'autre, particulière. Les deux sont fondées, l'une dans la création universelle, l'autre dans l'histoire particulière. Les deux constituent au plan de l'histoire une polarité : celle entre le « kosmos », l'univers, et le « oikos », le milieu, l'environnement, l'habitat particulier. Ces polarités sont celles de l'ordre de la réalité. Il y a également l'ordre de la grâce et les polarités entre celui-ci et l'ordre de la réalité : religion naturelle – religion révélée, destin – élection. En plaçant Genèse 1-11 avant Genèse 12ss, l'Ancien Testament affirme toutes ces polarités et l'impossibilité d'absolutiser aucun de ces pôles par rapport aux autres. Cette impossibilité est expressément affirmée dans la Genèse par le fait que le Dieu de l'histoire et de l'élection est déjà le Dieu de la nature et du destin, le Dieu particulier est déjà le Dieu universel.

2) Genèse 1-11 contient des éléments qui apparaissent sous des formes variées dans la plupart des religions ; Genèse 1 par exemple est indubitablement influencé par le mythe babylonien de la création. La spécificité de ces chapitres tient au fait que ces données universelles sont reconsidérées à la lumière du Dieu de l'élection tel qu'il intervient dans l'histoire d'Israël (Genèse 12ss) : le Dieu de l'élection est déjà le Dieu créateur. Il y a ainsi osmose, interpénétration entre une tradition universelle, mythique, et une tradition particulière, historique ; la première est sapientiale, c'est-à-dire part d'une réflexion sur le mystère des choses à partir de l'expérience, la deuxième est prophétique : elle part de la révélation particulière de Dieu dans une histoire particulière. Limitons nous à Genèse 1. On appelle ce récit

* cf. à ce propos Claus Westermann, *Schöpfung*. Kreuz-Verlag, Stuttgart-Berlin, 1971.

« sacerdotal » parce qu'il remonte aux prêtres, à la caste sacerdotale. Dans sa forme actuelle, le récit date de la période de l'exil, quand Israël était en captivité à Babylone, au 6^e siècle avant Jésus Christ. Ce fait explique l'influence particulière du mythe babylonien de la création sur notre récit. Mais celui-ci contient des éléments beaucoup plus anciens, aussi bien d'ordre mythique que prophétique. Genèse 1 est le résultat de la méditation sans doute plusieurs fois séculaire de nombreuses générations de prêtres en Israël sur le mystère du monde et de l'homme, à la lumière à la fois des intuitions religieuses, sapientiales et donc d'ordre mythique qui sont communes à toute l'humanité, sous des expressions variées, et d'une manière spécifique de la révélation faite à Israël par l'élection, autrement dit par l'alliance s'exprimant dans le don de la loi. N'oublions pas que les prêtres sont, à l'origine, des sages et des prophètes en même temps, des prophètes de Yahvé en ce sens qu'ils disent la volonté (la loi) de Dieu, des sages en ce sens que dire la loi (la Torah) suppose une grande expérience, une grande connaissance des hommes et des choses : la loi de Dieu doit en effet être actualisée pour les cas concrets. Dans Genèse 1 confluent ainsi les démarches sapientiale (mythique) et prophétique (théologique au sens personaliste).

3) Concernant Genèse 1, il faut un peu plus détailler l'aspect sapiential ou mythique de ce texte, et montrer comment y intervient l'aspect nouveau, prophétique, fondé dans l'intervention particulière de Dieu en faveur d'Israël.

a) Quand on dit que Genèse 1 est un *mythe* de création, ceci vaut pour l'aspect sapiential de ce récit, fondé dans l'expérience du mystère des choses. Le mythe « a une fonction de révéler », dit P. Ricœur, et ce qu'il révèle, c'est le fondement et la fin des choses. Le mythe exprime « la loi valable une fois pour toutes, sous laquelle nous vivons tous ». Fondement et fin y sont concomitants, en Dieu. Dans Genèse 1 cette concomitance est exprimée par le 7^e jour (Genèse 2 : 1-3 ; ces versets font encore partie du récit sacerdotal), le sabbat de Dieu : toutes choses tendent vers là, toutes choses procèdent de là. Le mythe ne confond pas le Créateur et la création. Il est symbolique, c'est-à-dire qu'il définit une relation dans la différence. Il y a à la fois une distance, une différence entre le Créateur et la création, et également une relation entre eux. C'est cela le mystère des choses, qui est présent dans tout ce qui est. Ce mystère n'est pas réductible rationnellement, et le fondement et la fin des choses ne sont pas réductibles à leur origine et à leur fin chronologiques. Le commencement des choses (v. 1), est un commencement-fondement permanent, qui nous accompagne constamment, et la fin des choses (2 : 1-3) est une dimension (celle du royaume de Dieu, dira le Nouveau Testament) qui affleure déjà « in, cum et sub » (dans, avec et sous) les choses elles-mêmes, pour qui a des yeux pour voir, même si par ailleurs elle transcende les choses dans leur réalité donnée.

b) Mais l'aspect sapiential n'est pas seulement mythique, il est aussi « scientifique ». Genèse 1 n'introduit pas seulement dans le mystère « métaphysique » des choses ; il introduit également dans leur réalité « physique », sur la même base de l'expérience et de l'observation des choses. L'intérêt scientifique

de ce récit se manifeste dans la mise en ordre du réel, dans les classifications proposées, dans les relations esquissées entre les différentes parties du réel. La « science » de Genèse 1 est indissolublement analytique et synthétique. Par ailleurs, le « physique » est constamment transparent au « métaphysique », et celui-ci est constamment porté par celui-là. Ainsi la « science » de Genèse 1 n'est pas réductionniste et parcellaire comme la science moderne. C'est précisément dans sa différence par rapport au réductionnisme scientifique actuel que pourrait résider la grande portée actuelle de Genèse 1.

c) L'aspect prophétique de Genèse 1 tient à la mise en rapport de l'aspect sapientiel dans sa double forme, mythique et scientifique, avec le Dieu de l'élection, le Dieu de l'histoire du salut. Yahvé, le Dieu rédempteur d'Israël, est aussi Elohim (nom employé pour Dieu dans Genèse 1), le Créateur. Le mythe et la science de Genèse 1 sont « récapitulés », c'est-à-dire trouvent leur « *caput* » leur chef, leur tête, dans Yahvé. Le Nouveau Testament dira que Dieu récapitule toutes choses en Christ (Éphésiens 1 : 10). Par récapitulation est exprimé le fait de ce que Hegel appelle « *Aufhebung* ». Celle-ci désigne une triple opération : de négation de ce qui est erroné ou caduc, de conservation de ce qui est vrai et juste, de dépassement ou d'accomplissement dans une nouvelle dimension. C'est-à-dire que le mythe et la science ne trouvent pas leur vérité dernière en eux-mêmes, mais dans celui qui est le Dieu de l'histoire du salut, le Dieu de Jésus Christ.

L'aspect mythique de Genèse 1 invite au respect du mystère des choses. L'aspect scientifique exprime et justifie l'approche rationnelle du réel, mais reflète une notion de la raison qui n'est pas seulement formelle ou technique (physique) mais aussi ontologique (métaphysique). L'aspect prophétique appelle à servir et à adorer, « *in, cum et sub* » le réel créé, le Dieu qui renouvelle l'histoire et l'ouvre au ciel nouveau et à la terre nouvelle, au royaume de Dieu.

C. LE CONTEXTE SCIENTIFIQUE, ÉCOLOGIQUE ET ÉTHIQUE ACTUEL.

C'est dans un contexte précis qui n'est plus celui du 19^e siècle, que nous évoquons Genèse 1. Rappelons brièvement ce contexte.

1) Contexte scientifique : Nous n'évoquons pas les résultats des sciences (de la nature), mais les fondements de celles-ci, ce qui les sous-entend comme présupposés. La question est épistémologique : qu'est-ce que la « raison » scientifique ? On peut répondre que le contexte présent n'est pas de triomphalisme de la science. Nous prenons de plus en plus conscience de la limitation qui est celle de la démarche scientifique. Elle est une approche partielle du réel en tant qu'il « rentre » dans cette approche. La grandeur de la science n'est pas en cause ; ce qui l'est, c'est sa prétention. Nous commençons à voir que la science est limitée, pour éclatants que soient ses résultats. La raison mise en œuvre par la science (sciences de la nature et aussi sciences des moyens) c'est ce que P. Tillich appelle la raison formelle, non la raison ontologique. La

science réduit le réel au « physique » et ne perçoit pas le « métaphysique » qui y est indissolublement lié. Avec cela la science tend à absolutiser le « physique ». Le « physique », le partiel devient alors lui-même le tout, sans pourtant l'être. Une raison formelle qui fait comme si elle était toute la raison, devient démoniaque, c'est-à-dire destructrice du monde et de l'homme ; elle se substitue à celui que le prologue de Jean appelle le Logos, qui est créateur et rédempteur.

2) Contexte écologique : La crise écologique manifeste l'opposition de la nature à sa domination (exploitation) par l'homme. Peut-être que le langage dans lequel cela est dit est très anthropomorphique. Il n'empêche que la crise écologique est de plus en plus appréhendée comme comportant une dimension religieuse ; on peut dire aussi qu'il y a un aspect « métaphysique » en elle, dans l'aspect « physique » de cette crise. La nature est irréductible à la raison scientifique, dans l'acception moderne de cette notion. Il y a dans la nature un surplus de sens qui n'est pas atteint par la science.

3) Contexte éthique : Pour répondre à la crise des fondements, la nécessité d'une nouvelle échelle des valeurs apparaît de plus en plus clairement.

D. DANS CE CONTEXTE, GENÈSE 1 PREND-IL UN SENS NOUVEAU ?

Il faudrait pouvoir faire ici une lecture attentive et détaillée de ce chapitre. Nous devons nous contenter de quelques remarques très générales, espérant toutefois qu'elles ouvriront des perspectives et mettront en route. L'important c'est en effet cela : non d'avoir des solutions, voire des recettes – qui peut dire qu'il les a ? –, mais d'être en quête de la solution, donc d'être en chemin. La solution ne se découvre dans certains de ses aspects qu'à celui qui, conscient des impasses de l'heure, est en route vers elle.

La question fondamentale est théologique. Derrière la question épistémologique du fondement des choses se cache une question dernière, la question du tout des choses, du mystère dernier des choses. La même question se profile derrière la crise écologique. Et la question éthique est celle des *vraies* valeurs, du vrai bien. C'est la question de Dieu qui est ainsi posée. Elle n'est pas posée en dehors du réel (que ce soit le réel cosmique, naturel, ou le réel humain), mais en lui ; car il y a une dimension théologique du réel, c'est la dimension de son être en Dieu.

C'est avec cette question posée que nous nous tournons vers Genèse 1. Ce chapitre représente, dans le contexte actuel, plusieurs intérêts. Nous en nommons quelques uns :

a) Ce chapitre affirme le mystère des choses, du réel, et dit qu'il tient à sa réalité de créature, donc à son lien à Dieu, le Créateur, dans sa différence d'avec lui.

b) Ce chapitre ne s'oppose pas à la science, puisqu'il manifeste lui-même on ne peut plus clairement un intérêt scientifique, mais il situe cette approche

dans une approche plus fondamentale ou mieux : il l'ouvre à une approche plus fondamentale : l'approche théologique. Cf. Psaume 19 : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et l'étendue manifeste l'ouvrage de ses mains ». Genèse 1 est un exemple de « science » théonome, « récapitulée », ouverte à la dimension théologique, dernière des choses.

c) Ce chapitre exprime une conception globale des choses, par l'interdépendance de tout qu'il affirme clairement. Il laisse entendre que le tout des choses n'apparaît pas à la raison « analytique » qui dissout le tout, mais seulement à la raison analytique qui est récapitulée par la raison ontologique, lorsque par-delà l'interdépendance des choses elle est attentive à leur mystère et est ainsi empêchée de se fermer sur elle-même.

d) Ce chapitre pose la place et la responsabilité de l'homme :

– la place de l'homme : l'homme créature du 6^e jour, est le couronnement de la création. Il présuppose l'œuvre des premiers jours et n'est pas sans elle ;

– la responsabilité de l'homme : l'homme est placé entre la nature (l'œuvre des premiers jours) et Dieu à l'image duquel il est créé. Il est responsable à la fois vis-à-vis de la nature sans laquelle il n'est pas et vis-à-vis du Créateur, qui est aussi le Seigneur de l'histoire et qui se révèle en elle par le don de la loi (Torah) et par l'évangile.

Gérard SIEGWALT